



## Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies

vol. 23, n°2 | 2019  
Varia

---

### Frédéric Chauvaud, *L’Affaire Pranzini. Aventurier, Don Juan et tueur de femmes ?*

Chêne-Bourg (Suisse), Georg éditeur, 2018, 232 p., ISBN : 978-2825710685

Jean-Marc Berlière

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/chs/2607>

DOI : 10.4000/chs.2607

ISSN : 1663-4837

#### Éditeur

Librairie Droz

#### Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2019

Pagination : 135-137

ISSN : 1422-0857

#### Référence électronique

Jean-Marc Berlière, « Frédéric Chauvaud, *L’Affaire Pranzini. Aventurier, Don Juan et tueur de femmes ?* », *Crime, Histoire & Sociétés / Crime, History & Societies* [En ligne], vol. 23, n°2 | 2019, mis en ligne le 06 mai 2020, consulté le 12 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/chs/2607> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chs.2607>

---

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2021.

© Droz

---

# Frédéric Chauvaud, *L’Affaire Pranzini. Aventurier, Don Juan et tueur de femmes ?*

Chêne-Bourg (Suisse), Georg éditeur, 2018, 232 p., ISBN : 978-2825710685

Jean-Marc Berlière

---

## RÉFÉRENCE

Frédéric Chauvaud, *L’Affaire Pranzini. Aventurier, Don Juan et tueur de femmes ?*, Chêne-Bourg (Suisse), Georg éditeur, 2018, 232 p., ISBN : 978-2825710685

- 1 Le 17 mars 1887 on découvre à Paris, 17 rue Montaigne, trois cadavres égorgés : celui de « Mme de Montille » alias Marie Regnault une femme galante, et ceux de sa dame de compagnie et de la fillette de cette dernière, en réalité la fille de Marie Regnault. Il apparaît très vite aux enquêteurs qui pataugent littéralement dans le sang des victimes, que le vol a été le mobile de cette boucherie. L’assassin, qui fait obligatoirement partie des « amis » de « Mme de Montille », a pris le temps de se laver, de fouiller tout l’appartement, de tenter – en vain – de forcer le coffre-fort et de voler les bijoux qu’il a pu trouver avant de quitter l’appartement à l’aube.
- 2 Cette affaire est triplement intéressante pour l’historien du crime, de la police, des sensibilités : l’atrocité du crime, le sang-froid de l’assassin, ont provoqué une émotion que la presse, par ses reportages, les photos des corps qu’elle a reproduites, a alimenté des mois durant ; l’enquête policière, qui va conduire les limiers de la Sûreté parisienne jusqu’en Allemagne, va tenir en haleine une opinion passionnée ; l’arrestation du suspect, sa personnalité, ses dénégations, son attitude, son procès, achèvent de rendre cette affaire unique, pour ne rien dire de l’épilogue final concernant le corps décapité.
- 3 Rien de tout ceci ne pouvait laisser indifférent Frédéric Chauvaud, précieux et éminent spécialiste de l’histoire du crime et de la justice, qui confesse avoir été fasciné depuis 20 ans par cette « tragédie vécue sans équivalent car aucune n’émute plus profondément

la curiosité publique. » Je le comprends d'autant mieux que j'avais fait du triple crime de la rue Montaigne et de l'enquête policière menée par la Sûreté parisienne, un paradigme des mœurs et une illustration de l'inorganisation policière en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle hantée et fascinée par le crime et les criminels<sup>1</sup>.

- 4 Si le crime – « une boucherie » dira Goron qui en a pourtant vu d'autres –, les victimes – et notamment la petite Marie – décapitées, aux visages figés par la peur, la souffrance et l'horreur et dont la mort n'a pas été instantanée selon le docteur Brouardel, a durablement choqué et bouleversé l'opinion, l'enquête n'a guère d'équivalent en dehors de la recherche et de la poursuite des assassins – jusqu'au Canada et Cuba – de l'huissier Gouffé. En effet, le triple assassin, cherchant à entraîner les policiers sur une fausse piste, a abandonné sur les lieux du crime quelques indices désignant un certain « Gaston Geissler » qui vont entraîner les policiers – suivis et parfois précédés par les journalistes des grands quotidiens – dans une enquête à rebondissements multiples. Mais alors que le commissaire Goron et ses inspecteurs sont à la recherche de ce mystérieux Gaston Geissler, ils apprennent d'un rédacteur du *Journal des Débats* que l'assassin vraisemblable vient d'être arrêté à Marseille. Dans cette ville en effet, alors qu'il s'apprêtait à s'embarquer vers l'Égypte, un client de la « maison fermée » la plus luxueuse de Marseille, rue Ventomagy, avait jeté dans des toilettes publiques ou laissé en cadeaux, après avoir essayé d'en obtenir quelque argent, les bijoux volés chez Marie Regnault dont le juge d'instruction avait publié la liste dans *La Gazette des Tribunaux*.
- 5 La division des polices, l'absence de communications et de liens organiques entre elles, expliquait ce pataquès. C'est ainsi que l'assassin de la rue Montaigne fut arrêté : « l'affaire Pranzini » commençait.
- 6 Devant les dénégations de ce dernier qui niera toujours être l'assassin et ne voulant négliger aucune piste, les policiers vont rechercher le mystérieux « Gaston Geissler » dont un mot trouvé chez Marie Regnault annonçait la visite pour le soir du crime et dont une ceinture siglée « GG » curieusement abandonnée sur la scène de crime semblait attester la présence. Après bien des péripéties et des rebondissements multiples, dans une chasse à l'homme à travers l'Europe que je laisserai au lecteur le plaisir de découvrir, le suspect fut retrouvé... à la prison Mazas, à Paris, à deux pas de la Préfecture de police, où il avait été incarcéré pour vagabondage le soir du crime. C'est l'absence totale de coopération entre deux services de la police parisienne, dont au vrai, les chefs se détestent, qui avait permis cet incroyable épisode, qui amène Goron à conclure avec lucidité : « Ce qui s'était passé se passerait encore bien des fois tant que la police parisienne aurait l'organisation rudimentaire qu'elle possède, tant que le chef de la sûreté ne serait pas averti, du moins par un rapport succinct, de toutes les arrestations faites à Paris, et des circonstances dans lesquelles elles ont été opérées<sup>2</sup>. »
- 7 Si elle illustre l'incroyable désorganisation de la police à cette époque, cette affaire vaut surtout par la personnalité de Pranzini qui prétendit jusqu'au bout avoir passé la nuit du crime en compagnie d'une femme dont il refusa de donner le nom : une attitude dont l'apparente noblesse – plutôt périr que livrer le nom d'une femme au déshonneur – lui valut un prestige réel auprès de la gent féminine que le personnage fascinait.
- 8 Condamné à mort, guillotiné, Pranzini eut un destin posthume peu banal qui éclaire de façon inattendue l'instinct du chasseur qui caractérise les policiers de la Sûreté parisienne. Est-ce Macé, un des prédécesseurs de Goron à la tête de la Sûreté parisienne qui en a lancé l'usage ou était-ce une pratique déjà établie avant lui ? Toujours est-il

que quelques chefs de la sûreté et quelques-uns de leurs hommes avaient pris l'habitude à cette époque de conserver – en manière de trophées – des « souvenirs » des assassins qu'ils avaient arrêtés ou côtoyés et des affaires célèbres qu'ils avaient résolues<sup>3</sup>.

- 9 Goron ayant exprimé le désir auprès de l'un de ses meilleurs agents, l'inspecteur Rossignol<sup>4</sup>, de conserver un souvenir du triple assassin, Rossignol, pour être agréable au sous-chef de la sûreté, se rendit à l'amphithéâtre de l'École de médecine après l'exécution, prit dans les morceaux du corps autopsié de Pranzini, un morceau de la poitrine, en enleva la peau, la dégraisa, la tanna lui-même et en fit faire deux portefeuilles chez un fabricant de portefeuilles qui s'interrogea sur l'origine de cette curieuse « peau à poils »<sup>5</sup>. Il offrit ces portefeuilles à ses chefs Goron et Taylor. Un journaliste du *Figaro* révéla l'affaire qui provoqua un beau tollé : Rossignol fut inculpé de « violation de sépulture » et on réclama la démission des coupables. C'est seulement la volonté de ne « pas sacrifier aux mânes d'un assassin, ceux-là mêmes qui l'avaient fait condamner » et les états de service de Rossignol qui empêchèrent l'affaire d'aller plus loin.
- 10 On imagine avec quelle gourmandise, quelle minutie, quel souci du détail, Frédéric Chauvaud raconte cette affaire. Si le personnage de Pranzini donne lieu à d'intéressants développements, l'auteur brosse une galerie de portraits « à la Daumier » de tout un peuple de témoins et d'acteurs – habitants et concierges de l'immeuble, policiers, journalistes, médecins, experts, magistrats – à l'aide de sources abondantes et variées qu'il utilise avec talent pour « animer sous nos yeux le papier jauni » d'un crime qui selon le mot de Walter Benjamin « entre en correspondance avec une époque, ses peurs et ses espoirs ».

---

## NOTES

1. J.-M. Berlière, *L'Institution policière en France sous la III<sup>e</sup> République (1870-1914)*, thèse de doctorat d'histoire, Université de Bourgogne, 1991. En 2003, dans une série de documentaires – *Les Crimes de la Belle époque* écrits pour la chaîne *Toute l'histoire* (réédités dernièrement en DVD par Doriane films) – je suis revenu sur cette affaire dont j'ai pu mesurer l'impact toujours aussi fort sur le public, plus d'un siècle après les faits.

2. Goron Marie-François (chef de la Sûreté 1887-1894), *Les mémoires de Goron ancien chef de la Sûreté*, Paris, Flammarion, 1897, tome 2, p. 121.

3. Les collections de Gustave Macé (*La Police parisienne. Mon musée criminel*, Paris, Charpentier, 1890) et de Goron étaient célèbres, composées de couteaux, de bombes et autres armes d'assassins, elles ont fourni les premiers éléments du musée des archives de la Préfecture de police inauguré par le préfet Lépine au début du XX<sup>e</sup> siècle.

4. Ses souvenirs (Rossignol Gustave-Armand, *Mémoires de Rossignol ex-inspecteur principal de la Sûreté*, Paris, Société d'éd. littéraires et artistiques, 1900) ont été réédités par les éditions Mareuil en 2018.

5. Je me souviens de l'intérêt que cet épisode avait suscité chez Alain Corbin, membre de mon jury de thèse.

---

## AUTEURS

**JEAN-MARC BERLIÈRE**

Cesdip

[jmberliere\[at\]yahoo.fr](mailto:jmberliere[at]yahoo.fr)